

EMISSIONS RADIO

TEXTE INTEGRAL



GRANDE LOGE FEMININE DE FRANCE

**Divers aspects
de la pensée contemporaine**

« Si je te dis violence »

FRANCE CULTURE – 21 MARS 2010

« Si je te dis violence »

Nous recevons ce matin Anouk Leven, pour sa participation, avec les Sœurs de sa loge, à l'élaboration du livre blanc « Si je te dis violence » et Evelyne Balmagie, Conseillère Fédérale de la Grande Loge Féminine de France.

EB : Anouk Leven, quelle a été la genèse de ce livre blanc ? Comment en êtes-vous arrivée à une documentation aussi importante de 200 pages ?

AL : « Si je te dis violence » est le titre d'un livre blanc dont l'élaboration a pris 5 ans à une Loge de 30 Sœurs de la Grande loge Féminine de France.

La préoccupation, qui nous a animées, était de donner corps à nos ambitions : à savoir que la Franc-Maçonnerie a pour objet l'amélioration de nous-mêmes et de la société. C'est la violence dans les collèges, faites ou éprouvées par les jeunes filles, qui a retenu notre implication.

EB : la violence faite aux femmes est un sujet sur lequel travaille la Grande Loge Féminine de France, à travers sa commission nationale des droits des femmes. Votre livre « Si je te dis violence » apporte un éclairage plus large car il aborde ce sujet difficile de la violence faite aux jeunes filles dans les collèges.

AL : si le sujet paraît décalé par rapport à ce qui est généralement l'objet de nos réunions, la méthode employée pour réaliser ce livre est totalement issue de notre méthode maçonnique.

D'abord nous mettre au silence : c'est-à-dire faire taire nos préjugés, nos certitudes, nos peurs aussi. Perdre l'habitude de réagir dans l'instant, pour entendre l'autre dans sa complexité.

Ensuite, écouter celles et ceux dont l'expérience est connaissance, ce que nous avons fait à travers un cycle de dix conférences.

Puis éprouver ce que nous avons entendu et compris. Nous avons analysé un questionnaire rempli par plusieurs centaines de collégiennes, de collégiens de 5^{ème} et 4^{ème}, nous nous sommes entourées là encore de savants, statisticiens et enseignants en sociologie entre autres.

Munies de ces outils et de notre réflexion, nous avons proposé des pistes à mettre en œuvre par celles et ceux dont c'est le métier, pistes que nous soumettons non seulement au grand public puisque le livre est en vente, mais encore aux politiques à qui nous l'avons adressé.

EB : La lecture de votre livre invite à la réflexion. Effectivement, cette méthode maçonnique est bien présente. Franc-Maçonnnes, qui représentez toute une Loge de l'Est de la France, avez réalisé un travail, qui pourrait être suivi par l'ensemble de nos Sœurs ... D'ailleurs, cela a été évoqué lors de la journée internationale de la femme, qui pour nous, a eu lieu le 6 mars dernier dans nos locaux à Paris. Evènement organisé, sous l'égide de la Grande Loge Féminine de France, par la commission nationale des droits des femmes.

Mais dîtes-nous ce que vous avez établi de significatif.

AL : d'abord, quand nous, adultes, pensons violence, nous pensons guerre, chômage, drogue, et nous avons vraiment cru partager ces idées avec les jeunes. Or, il résulte de cette enquête que pour les jeunes de 4^{ème}, plus témoins que victimes de violence, ce sont le racisme d'abord, puis le bruit, qui sont sources de violence. Pour les jeunes de 5^{ème}, la violence trouve son origine dans les insultes, le racisme, et ces jeunes définissent la violence comme « une colère qu'on ne peut pas retenir » ! Leur solution est claire : parler, dire, oser les mots. Phénomène rassurant s'il en est, ces jeunes pensent que l'adulte peut et doit leur venir en aide. Ce qui a été déterminé aussi, c'est que peu d'entre eux, ont utilisé la possibilité de choisir 5 mots pour définir la violence, comme s'ils épuisaient très vite les ressources pour le dire, alors que justement leurs solutions à eux passent par le dire. La violence est une source de préoccupation pour l'ensemble des jeunes au-delà de l'immédiateté des constats de violence : ils pensent aux causes de la violence comme aux conséquences (l'hôpital, la prison, la douleur, le chagrin), nous détrompant ainsi lorsque nous imaginons qu'ils omettent de leur raisonnement les effets des comportements.

Paradoxalement, alors qu'ils dénoncent le racisme comme une violence, ils et elles détectent et « voient » la violence à partir du passage à l'acte par l'agression physique. Les mots qu'ils mettent en premier lieu sur les formes de violence sont gnons, coups, bagarres. Or, le passage à l'acte violent n'est pas le premier stade dans la violence. Cela n'a pas été sans nous interpeller. Alors que les médias véhiculent la notion de harcèlement, que les émissions sur les violences morales se multiplient, ces formes de violence ne sont nommées que de manière sporadique.

Les filles comme les garçons ne voient la violence que lorsqu'elle prend la forme de coups, les filles et les garçons ont les mêmes mots pour parler de la violence, sans jamais remettre la mixité en question. Ce que nous n'avons pas analysé, c'est si cette indifférenciation est une indifférenciation par mimétisme ou par réelle ignorance des formes spécifiques de violences dues au genre ? Car les constats sont là aussi : 90% des garçons victimes de violence sont victimes de violences physiques, 44% des filles victimes de violence sont victimes de violences sexuelles. Ce qui est manifestement ignoré voire passé sous silence, c'est la phase de déstabilisation de l'autre qui permet ensuite le passage à l'acte avec moindre résistance et même culpabilisation de la victime.

EB : **A cette occasion, des Franc-Maçonnnes de la région Nord ont aussi présenté le travail réalisé, sur ce sujet, avec des jeunes de leur région.**

Cette phase de déstabilisation a été démontrée par nos Sœurs de la région Nord, à travers le langage. Formidable outil de communication avec autrui afin qu'il nous reconnaisse comme son semblable, le langage est aussi une arme pouvant déstabiliser, humilier, voire détruire psychologiquement. Le langage peut mettre à mort la personnalité d'un être en détruisant en lui un bien précieux : l'estime de soi, sa dignité d'être humain. Et, le plus souvent, la victime reste passive parce que les insultes se sont banalisées...

AL : Effectivement, la violence des mots est banalisée, même dans les insultes, le racisme et la violence de certains comportements, de certaines réactions, n'est même pas perçue. Il est inquiétant de constater que ce travail de déstabilisation voire d'humiliation, prépare un terrain psychologique qui, si la jeune femme, à l'âge adulte, est confrontée à des violences conjugales, ne lui permettra pas d'y résister.

EB : A propos des violences conjugales, une loi a été récemment adoptée à l'unanimité par l'Assemblée Nationale...

AL : Oui, une loi a été proposée le 25 février 2010 par l'ensemble des députés pour réprimer les violences psychologiques dans le couple. Elles seraient considérées comme un délit pénal et la peine encourue serait de 3 ans de prison. Cela part sans doute d'une très bonne intention et cette loi était nécessaire. Nous savons bien que le problème des violences conjugales psychologiques ou physiques c'est de rester cachées très longtemps, et s'il suffisait d'une loi pour en arriver à bout, ce serait magnifique. Nous savons aussi que le harcèlement moral au travail fait l'objet d'une loi qui est effective depuis 2002, et que, le difficile est de rapporter la preuve de faits objectifs ! Où la femme victime de violence psychologique trouvera-t-elle l'énergie de dénoncer d'abord et les preuves ensuite ?

Parallèlement à l'arsenal juridique et judiciaire, c'est encore et toujours l'éducation qui paraît être le meilleur rempart contre la violence : l'éducation à la mise en mots, l'éducation à la vigilance, l'éducation à la maîtrise et à l'estime de soi.

EB : Nos Sœurs du Nord, nous rapportent que l'Education Nationale prend le problème à bras le corps. Un rapport élaboré par Nicole BELLOUBET-FRIER, Rectrice de l'Académie de Toulouse, rapport de trente propositions pour lutter contre les violences dans les établissements scolaires. Ce discours est fondé sur quatre thématiques : le respect, la règle, les relations affectives, la réussite scolaire. Ces propositions ont pour but de conduire les jeunes vers l'acceptation de la différence et le respect de l'égalité entre filles et garçons.

AL : Bien sûr, il faut apprendre aux garçons à reconnaître ce qui peut dégénérer, leur apprendre à poser les mots plutôt que les coups, leur apprendre à se dire plutôt qu'à insulter. Les non-dits font du bruit, celui des coups sous-jacents. Il est aujourd'hui reconnu et démontré que rares sont les couples qui se constituent sur un mode de violences physiques immédiates. Ce qui s'installe d'abord, c'est la déconsidération de l'autre, généralement de la jeune fille jusqu'à sa déstabilisation, ce qu'a parfaitement établi Marie-France Hirigoyen. Or, il n'est pas rare que ce schéma de dévalorisation de soi, se mette en place à l'adolescence : amours incertaines, inquiétudes du regard que l'autre pose sur soi, flottement sur la considération de soi, désir et besoin de plaire à tout prix.

Les mots et les exigences de l'autre sont mis sur le compte d'un amour possessif, mais valorisant, car la jalousie est entendue comme une preuve d'amour : premier dérapage qui confond irrespect et possessivité avec protection et sentiment : « c'est pour toi, pour ton bien, que je t'interdis ceci ou cela, ou encore c'est parce que je t'aime que je ne veux pas que... ».

Comme disent les femmes qui ont vécu cette longue descente aux enfers de la violence, le processus est graduel, le défaut de repère facilite l'acceptation des comportements invasifs et destructeurs.

Ce sont les premières étapes de ce processus qu'il faut apprendre à connaître : non l'amour ne donne aucun droit sur l'autre, non la jalousie n'est pas une preuve d'amour. Les scènes qui se multiplient, les insultes qui volent, les soupçons qui grandissent, il faut les refuser et apprendre à le faire à l'adolescence dès les premières amours, les premières relations.

Il faut aussi discerner l'isolement progressif mis en place au prétexte de protéger la jeune femme prétendument des copines qui auraient une mauvaise influence ou des parents qui auraient la main mise, car isolée, la jeune fille ou la femme est d'autant plus fragile. Il est dès lors inquiétant effectivement que la jalousie n'ait pas été détectée par les collégiennes et les collégiens comme source de violence et forme de violence. Tout comme la rivalité dans le couple instaurée pour humilier l'autre.

Sans doute il faut enseigner aux jeunes filles à ne pas être dupes de ces mouvements de yoyo, d'un partenaire qui paraît revenu à de meilleurs sentiments, qui regrette la violence jusqu'à dire « je voudrais tellement ne pas être obligé de te traiter comme ça, si tu étais plus ceci ou moins cela... ». Apprendre que ces attitudes là ne sont que des pis aller, que ces formes apparentes de conciliation, voire parfois de regrets exprimés, font partie intégrante de la violence psychologique. Savoir jusqu'à en être persuadée, que les femmes victimes de ces violences n'en sont pas responsables. Ce n'est pas d'elles qu'il est question dans cette violence mais de la représentation que leur partenaire a de lui-même, de ses insuffisances et de ses difficultés. Malheureusement, elles n'y peuvent rien elles n'ont qu'une chose à faire : s'en aller, se mettre à l'abri, elles et leurs enfants, enfants à qui il faudra un jour dire l'anormal de ce qu'ils ont vu, entendu, vécu.

EB : Avez-vous trouvé des moyens, des solutions pour y remédier ?

AL : Des solutions diverses ont été envisagées :

Sans doute il faut apprendre aux jeunes garçons, l'estime d'eux-mêmes sans crainte de l'autre, la justesse du regard posé sur soi, sur l'autre, la force de l'espace des mots vrais, qui permettent l'ajustement des comportements sans le recours à la force, à la dégradation, à la destruction.

Apprendre la médiation du langage, en substitution à l'affrontement.

Puisque l'adulte a encore la confiance de ces jeunes de 5^{ème}, voire de 4^{ème} (90% des jeunes de cet âge disent savoir à qui se confier), il faut mettre en place dès le premier cycle du collège, les espaces de parole que les jeunes demandent, et dont ils sont prêts à se servir. C'est là aussi qu'il faut apprendre à reconnaître les formes de violence, à les nommer. Ces espaces doivent être pour partie dans le milieu scolaire, mais aussi hors milieu scolaire pour qu'ils acceptent de s'impliquer et pour développer le lien social. Si nous entendons que cet aspect de la prise en charge ait aussi un but pédagogique, il est essentiel de leur apprendre la prise en compte de la parole d'autrui comme accession au statut de sujet, de citoyen.

Il n'est plus question là uniquement de la gestion des conflits, mais aussi de la responsabilisation du jeune en tant que futur adulte.

En cas de passage à l'acte, des commissions de médiations sont proposées : elles permettent aux jeunes de nommer (là encore) ce qu'il a fait, de l'aider à comprendre ce qui s'est passé, et de lui faire prendre conscience des autres voies qui lui sont ouvertes et qui sont autant d'alternative à la violence, ces commissions devront avoir un rôle d'anticipation sur les conseils de discipline.

Toutes les pistes ne peuvent être développées en quelques mots, mais ce qui est sensible, c'est qu'il faut que chacun ait sa vraie place : arrêtons de considérer les jeunes comme des mini adultes et de les traiter comme tels.

Nous, adultes, avons un rôle d'éveilleurs, de passeurs et d'éducateurs, et ce, de notre place, que ce soit celle de parents, d'enseignants, de professeurs ou de citoyens. Apprenons aux filles à reconnaître l'inacceptable avant la violence physique, et ce, de n'importe où que cet inacceptable provienne.

Apprenons-leur ensemble la parole comme moyen de respect de l'autre, ce qui implique que nous respections et considérons la leur.

Comme adultes, assumons nos responsabilités, sans délégations excessives à l'autorité policière ou judiciaire.

Il n'est de meilleur enseignement que l'exemple, il nous appartient dès lors à nous adultes, parents ou non, d'être des femmes et des hommes de parole et de dialogue, et comme dit Paul Ricœur :

« Il faut avant tout développer la conscience morale par la réflexion. Le dialogue, la parole, la discussion, la rationalité sont une entreprise de réduction de la violence ».

EB : Votre livre est paru en septembre dernier. Savez-vous s'il a déjà un impact sur le public et surtout sur nos institutionnels ?

AL : A ce jour, les retours que nous avons sur le livre sont de deux ordres (et je ne parle pas de l'intérêt qu'il suscite quant à la méthode).

D'une part, les professionnels qui l'ont lu se disent interpellés et intéressés en particulier par la portée des mots et l'analyse que nous en avons faite.

D'autre part, ce livre a été lu par des universitaires et utilisés pour des colloques, ce qui nous donne le sentiment que son expertise est reconnue.

Quant aux institutionnels, c'est la phase qui reste à approfondir. Nous n'avons pas souhaité envoyé le livre anonymement par la poste et l'avons remis en mains propres à certains élus, mais il nous reste à le faire de manière plus systématique et à aller à la rencontre de celles et ceux à qui nous l'avons remis pour recueillir leurs intentions. C'est un travail qui est en route, nous ne sommes que 30 mais nous irons au bout de cette entreprise.

EB : Détermination aussi des Franc-Maçonnnes du Nord. Elles portent au-dehors « l'œuvre commencée dans le temple » utilisent les outils maçonniques, les valeurs véhiculées par la Grande Loge Féminine de France, pour construire dans la Cité des lieux de réflexion. Nous en voulons pour preuve le débat public sous forme de théâtre-forum à Lille, le 5 mars dernier, au titre volontairement agressif : « Ta gueule, connasse », organisé par une dizaine de Franc-maçonnnes de la région Lilloise, travaillant de façon tout à fait profane avec des étudiants.

« Ta gueule connasse » ne va pas se métamorphoser du jour au lendemain en un « Peux-tu, si tu le veux bien, t'abstenir de parler quelques instants afin que je puisse te dire combien je t'aime » ... Mais soyons vigilantes et persévérantes.

EB : Merci, Anouk Leven, d'avoir participé à cette émission. Nous précisons de nouveau que votre livre « si je te dis violence » est en vente en librairie. Si des auditrices ou des auditeurs sont intéressés par l'acquisition de ce livre, il est possible de le demander par mail à osiris255@hotmail.fr

Que l'expérience de votre loge, comme celle de la loge du Nord, soit suivie par toutes les Franc-maçonnnes de la Grande Loge Féminine de France afin que leur travail de réflexion et d'engagement, dans le creuset qu'est la loge, puisse avoir ce prolongement constructif sur l'amélioration de notre société, que nous prôtons à travers nos valeurs d'écoute de l'autre, de respect de l'autre, dans un souci de préserver la dignité humaine.

Avant de clore notre émission, nous vous informons qu'un colloque maçonnique aura lieu au Palais de la Mutualité. Paris 5^{ème} (Metro Maubert-Mutualité), le samedi 10 avril prochain, de 10h à 18h, organisé par la grande Loge de France et la Grande Loge traditionnelle Symbolique Opéra, sur le thème « Identités et Universalité ». Colloque auquel participera, bien sûr, la Grande Loge Féminine de France à travers des tables rondes, avec notamment notre Grande Maîtresse. L'entrée est libre pour tout public. Pour plus d'informations, connaître le programme de cette journée, où interviendront notamment Dounia Bouzar, Antoine Sfeir..., vous pouvez consulter le site internet de la Grande Loge de France : www.gldf.org

Nous remercions Brigitte Mazire pour la réalisation de cette émission

Si vous voulez nous écrire, en savoir plus, nous contacter :

Vous pouvez aller sur notre site internet : www.glff.org

Ou écrivez- nous

Grande Loge Féminine de France, 60, rue de Vitruve – 75020 – PARIS